l'Académie royale de Belgique a décidé d'entreprendre la publication d'un *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique*. Sans attendre la réalisation lointaine de ce vaste projet, M. P. Faider, chargé à cet effet d'une mission dès 1927, a su mener à bien, avec le concours de M^me^ Faider-Feytmans, la publication d'un inventaire des manuscrits de Mons. M. Faider était venu à Paris en mars 1931 entretenir la Société des Études latines de l'état de ses recherches, et il a publié dans le présent volume de la *Revue* (p. 38 et suiv.) une liste des principaux manuscrits latins qu'il pouvait déjà signaler à l'attention des philologues. La valeur du Catalogue si rapidement constitué est considérable; la présentation en est claire, agréable, presque luxueuse. L'intérêt pratique du Catalogue apparaîtra à quiconque abordera désormais la bibliothèque de Mons : de l'inventaire de M. Faider est sorti un classement nouveau qui a permis de réunir dans une salle spéciale tout le fonds des manuscrits (plus de 600 volumes contenant 1,200 unités bibliographiques). Quant à l'intérêt scientifique, le meilleur critère en est la simple liste que donne M. Faider en note de la page XLIII des études publiées ou annoncées dès avril 1931 sur des documents mis en lumière par le Catalogue : dix articles importants de MM. M. Delbouille, G. van Severen, M. Hélin et P. Faider lui-même. Liste allongée de jour en jour : depuis la note de M. Faider, la *Revue belge de philologie et d'histoire* nous a déjà apporté un nouvel article de M. M. Hélin sur un manuscrit de l'*Apocalypse de Golias* signalé par le Catalogue.

J. MAROUZEAU.

Linguistique et philologie.

A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 2^e^ édition révisée et augmentée : Paris, Hachette, 1931, 298 pages, 25 francs.

Après trois ans à peine il a fallu réimprimer cet ouvrage dont tant de comptes-rendus importants ont souligné l'intérêt. Plus d'un savant y a trouvé son inspiration et une orientation pour des études nouvelles, les professeurs y ont puisé de quoi illustrer et vivifier leur enseignement, les étudiants y ont cherché une initiation et la coordination de ce que leur enseignent leurs manuels d'usage.

D'une édition à l'autre ont été introduites toutes les corrections de détail que permettait le maintien de la mise en pages. Des additions importantes ont passé dans l'Avertissement et dans un Appendice, sans parler de deux utiles Index dus à M. E. Benveniste.

L'Avertissement est une sorte de défense et en même temps de self-critique. L'auteur y rappelle brièvement pourquoi il tient à l'accent de hauteur et à la distinction de la qualité des syllabes, initiale, médiane et finale; il est bien dommage que l'espace lui ait manqué pour re-

prendre ce problème, sur lequel les travaux récents de M. Nicolau ont jeté une nouvelle lumière (qui débarrassera définitivement la phonétique, la prosodie et la métrique latine, en abondant dans le sens de la méthode « verbale » inaugurée par L. Havet, des explications illusoires où interviennent arbitrairement, suivant les besoins, l'accent de mot, l'accent de vers et l'accent de phrase? Dans un autre ordre d'idées, auquel touche également la préface, qui développera la théorie du « perfectum », en montrant, sur les indications fournies par M. Meillet, comment sa valeur ancienne « est encore reconnaissable dans le latin de l'époque républicaine »?).

L'Appendice est une mise au point de faits latins qui s'expliquent par la chronologie des langues indo-européennes. La principale idée en est que la concordance entre l'italique et le celtique repose sur une unité qui doit être projetée loin dans le passé, contemporaine des premiers essaimages colonisateurs. Utilisant des faits ou nouvellement interprétés par lui-même, comme le traitement de la caractéristique *-nt-* du participe présent et de la désinence *-ēre-* du parfait, ou mis en lumière par des travaux récents de linguistes (critique de certaines concordances par M. Marstrander, explication du parfait en *-u-* par M. Burger), M. Meillet montre que le latin, langue très évoluée, repose pourtant sur un type très archaïque qui le rattache au groupe des langues orientales, du fait que, comme elles, il s'était séparé très anciennement de la souche indo-européenne. Il y a là des vues d'une portée telle que la modeste « Addition » où l'auteur les présente sommairement suffit à donner à cette réimpression la valeur d'un livre nouveau.

J. MAROUZEAU.

M. NIEDERMANN, *Phonétique historique du latin*, nouvelle édition revue et augmentée : nouvelle Collection à l'usage des classes, Paris, Klincksieck, 1931, 279 pages in-12, 25 francs.

Nous avons attendu vingt-cinq ans la refonte de ce petit livre qui a rendu tant de services. Il était si bien conçu, si parfaitement au point, qu'après un quart de siècle, malgré les progrès réalisés dans l'intervalle par la linguistique latine, il n'y a rien eu d'essentiel à y modifier.

On estimera peut-être que l'auteur a été tout de même un peu trop volontiers conservateur. N'y avait-il rien à tirer des théories de M. A. Juret sur « dominance et résistance », rien de celles de M. Lenchantin de Gubernatis sur l'accent, rien de celles de M. A. Burger sur le traitement du *u* intervocalique, rien des corrections qui ont été apportées à la théorie de l'intensité initiale et de la syncope?

M. Niedermann a conservé la disposition générale de son exposé; elle était irréprochable, sauf une réserve : si les faits sont commodé-

ment groupés, les principes n'apparaissent pas ; par exemple, après avoir rencontré p. 138 la dissimilation, il faut aller chercher p. 181 et suiv. ce qui concerne l'assimilation.

L'auteur s'en est-il rendu compte, qui dans cette nouvelle rédaction a groupé et développé, p. 3 et suiv., les observations relatives aux lois phonétiques et à l'analogie, p. 16 et suiv. ce qui regarde l'accent? Mais n'eût-il pas été pratique d'ajouter au volume un Index des notions phonétiques, permettant de les retrouver chacune à sa place, sans pour cela rien changer à la disposition générale?

L'auteur a été conservateur encore sur un point; il a maintenu les graphies traditionnelles *j* et *v* pour *i* et *u;* concession à l'usage qui peut surprendre de la part d'un linguiste et dans un manuel de phonétique. L'inconvénient apparaît flagrant p. 149, où ce qui est dit des semi-voyelles est proprement inintelligible : « on orthographiait *pius*, *via*, *duo*, *pluit*, tout en prononçant *pijus*, *vija*, *duvo*, *pluvit*. » De même p. 150 : « *j* à l'intérieur du mot... équivalait dans la prononciation à *jj* » ; cette rédaction constitue-t-elle un progrès sur l'ancienne (p. 87 de la première édition) : « *j* intervocalique équivalait dans la prononciation à *i* + *j* »?

L'auteur « a donné à cette nouvelle édition un caractère moins élémentaire qu'à la précédente, dans laquelle il avait pris soin de ne rien faire figurer qui dépassât la compréhension d'élèves de quinze à dix-huit ans ». « On trouvera donc, dit-il (p. XII), un exposé sensiblement plus détaillé de la matière traitée. » En effet, pour ne prendre que quelques exemples, voici dans cette édition des développements nouveaux : p. 47, sur l'effet des prononciations rapide ou soignée, allegro et lento; p. 48 sur le rôle que joue la longueur des mots; p. 54 sur le traitement des finales; p. 138 sur le mécanisme de la dissimilation; p. 161 sur le redoublement expressif; p. 170 sur la résistance spéciale aux monosyllabes; p. 218 et suiv. sur l'épenthèse et l'amuissement dans les groupes de consonnes; p. 240 sur l'haplologie syllabique... On notera mainte explication ingénieuse[1], comme celle de la graphie proposée par Caton pour l'*m* final et du témoignage de Quintilien (p. 145); celle de la conservation de l'*l* géminé comme transcription d'un *l* palatal (p. 177)... On ne s'étonnera pas qu'avec tous ces développements nouveaux le volume ait pris de l'ampleur et ait passé de 151 à 279 pages.

Ainsi enrichi, rédigé sous une forme claire, nette, souvent lapidaire, sans longueurs et sans obscurités[2], ce manuel sera le bienvenu pour de

1. Parfois peut-être trop. L'étymologie de *Catilina* (p. 33) par *catulus* = viande de chien, est-elle assez convaincante pour figurer comme exemple d'une loi phonétique?

2. Je trouve à peine une expression peu heureuse, p. 10 : « le resserrement de la bouche » (il s'agit plus exactement du canal vocal).

nombreuses générations de jeunes maîtres et d'étudiants, au risque de leur donner parfois l'illusion, tant il est adapté à leurs besoins, que la phonétique latine est chose claire et aisée.

J. MAROUZEAU.

A. BARTHÉLÉMY, *La prononciation du latin* : Niort, Imprimerie poitevine, 1931, brochure de 8 pages.

M. A. Barthélémy, dans cette brochure, parle comme président de la *Société des amis de la prononciation française du latin*, dont j'ai entretenu les lecteurs de cette *Revue*, t. VII, p. 273. « Il me semble, dit-il, que nous pouvons demander à la Société des Études latines et plus particulièrement à M. Marouzeau, dont j'ai lu avec tant d'intérêt le récent travail sur la *Prononciation du latin*, de nous aider dans l'œuvre que nous poursuivons. Nous nous trouvons actuellement en face de trois prononciations : la prononciation française, la prononciation italienne qui est recommandée par l'Église, et la prononciation, d'après eux conforme à l'usage antique, que préconisent M. Marouzeau et ses amis. Ne serait-il pas d'une bonne politique de nous unir contre la prononciation italienne, que nous réprouvons les uns et les autres? La discussion s'ouvrirait ensuite entre nous » (p. 2).

Certes non. Que l'Église (et pas toute!) se laisse imposer par Rome la prononciation italienne du latin, c'est son affaire, mais c'est une question qui ne touche en rien ni à l'enseignement ni à la science du latin. Alors nous sommes bien obligés, en tant que latinistes, de nous en désintéresser.

D'autant plus qu'on nous demande d'engager la lutte avec pour alliés ceux qui sont en réalité nos adversaires. On ne peut s'unir contre une erreur qu'au nom de la vérité, mais non pas au nom d'une autre erreur.

J. MAROUZEAU.

E. LINDHOLM, *Stilistische Studien. Zur Erweiterung der Satzglieder im Lateinischen* : Lund, Gleerup, 1931, 225 pages.

Le titre de cet ouvrage n'en exprime peut-être pas très exactement le contenu. Par « Erweiterung » l'auteur entend le procédé par lequel, étant donné un groupe de deux ou trois membres, l'écrivain donne au dernier de ces membres la plus grande étendue. A grand renfort d'exemples il tente d'établir ce qu'il appelle « la loi des groupes croissants ». Loi spécifiquement latine, ou du moins qu'on ne peut reconnaître qu'à l'état de tendance chez les écrivains grecs.

Il était nécessaire de confronter cette loi avec la loi de l'accentuation descendante, qui paraît dominer le rythme de la phrase latine. M. Lindholm n'y a pas manqué, quoique avec trop peu d'insistance, à mon

gré; il a montré en tout cas qu'il n'y a pas concurrence entre les deux tendances, le membre le plus important par son contenu et son relief n'étant pas nécessairement le plus important par l'étendue. Il eût pu ajouter que la loi de l'accentuation descendante vaut surtout pour les groupes subordonnés et ne s'applique guère aux groupes coordonnés.

La loi peut paraître aussi en contradiction avec la tendance bien connue à l'équilibre et à la parité des membres. Sur ce point on trouvera peut-être que certaines explications, en particulier dans la conclusion, p. 216, manquent de netteté; je me demande si l'auteur ne fait pas parfois une confusion abusive entre l'équilibre formel des groupes et l'équilibre interne, de valeur, qui n'est pas à considérer ici.

Je crois que bon nombre des exemples apportés par M. Lindholm auraient pris plus de valeur probante et que nombre d'exceptions apparentes auraient pu être éliminées s'il eût apporté plus de rigueur dans la délimitation des groupes.

D'abord n'est pas groupe, ou du moins n'est pas senti comme groupe, ce qui revient au même, tout ensemble de mots qui voisinent dans la phrase. Un groupe ou un membre se définit par des considérations externes de ponctuation, de pause, par des considérations formelles de construction, de syntaxe, d'ordre des mots, par des considérations sémantiques, morphologiques, phonétiques, dont le caractère commun est le sentiment qui en résulte pour le lecteur d'une appartenance et d'un parallélisme.

En particulier la constitution syntaxique des groupes est de grande conséquence : peut-on parler de groupement de membres dans une phrase telle que : *acta haec res est, perii* (p. 73)? Ce sont là deux phrases dont l'une commande l'autre, mais qui n'ont pas de commune mesure.

De même, on peut regretter que M. Lindholm n'ait pas donné toute l'importance qu'elle mérite à la catégorie des groupes allitérants, rimants et assonants, qui présente un caractère de rigueur favorable à une étude méthodique. Ainsi on verra p. 52 et 82 que ce sont les groupes de cette catégorie qui présentent à peu près constamment l'application de la loi.

Enfin dans nombre de cas on peut ne pas être d'accord avec M. Lindholm sur l'étendue qu'il assigne aux groupes. Dans des ensembles tels que : *perpetuitate atque constantia, montiuagos atque siluestris* (cf. p. 126 et *passim*), faut-il comme le fait M. Lindholm ne retenir comme éléments comparables que les substantifs, sans considération de la conjonction, ou ne convient-il pas plutôt de joindre la conjonction au second terme, qui grâce à ce mode de groupement se trouve d'étendue égale ou supérieure au premier?

M. Lindholm distingue avec soin les styles, simple et affecté, familier et littéraire, prose et poésie..., ainsi dans sa conclusion générale de la p. 137 et à propos de tel cas particulier, comme p. 52 quand il distingue les textes juridiques, oratoires, didactiques. Je crois qu'il convient d'aller plus loin qu'il ne fait. Peut-on vraiment parler de groupes, le lecteur a-t-il le sentiment d'une symétrie ou d'une asymétrie dans un texte aussi technique que par exemple celui du *De agricultura* de Caton? La question du parallélisme se pose-t-elle pour des phrases telles que (p. 44) : *alia uasa ahenea Capuae, Nolae*, ou : *pecori et bubus diligenter substernatur?* On ne peut guère retenir des exemples de ce genre que pour noter qu'ils échappent à toute loi.

Ces quelques observations ne visent que la méthode adoptée par l'auteur. Mais quelles que soient les critiques auxquelles une enquête si délicate peut donner lieu, l'essentiel est de reconnaître qu'elle nous fournit une sorte d'instrument de précision pour étudier le mécanisme de la phrase latine et observer l'élaboration de la période qui a été une des caractéristiques du style classique.

En outre, l'étude de M. Lindholm touche à maintes questions de rythme, d'intonation, de mise en relief, d'ordre des mots, de versification; elle touche, sans le dire, si je ne me trompe, à la délicate question de la « Schallanalyse »; elle se trouve ainsi être d'une portée plus grande que ne le ferait attendre son titre.

Enfin elle apporte une quantité de matériaux, empruntés aux divers genres et aux diverses époques, depuis Ennius et Plaute jusqu'à Arnobe et Minucius Felix, qui pourront être utilisés par d'autres enquêtes.

Cette étude, scrupuleuse, approfondie, fait honneur à l'école de M. E. Löfstedt, qui groupe aujourd'hui à Lund toute une pléiade de jeunes savants.

J. MAROUZEAU.

Ch. BALLY, *La crise du français. Notre langue maternelle à l'école* : Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1930, 149 pages in-16, 15 francs.

« Jusqu'ici, dit M. Bally, le grec et le latin nous ont imposé l'obligation d'apprendre le français comme si c'était une langue étrangère. La marche rationnelle semble être inverse : c'est en cultivant à fond les ressources et les ressorts de la langue maternelle qu'on peut le mieux préparer l'apprentissage des autres idiomes... La grammaire systématique est le couronnement, non le point de départ, de la formation linguistique » (p. 146). « Les versions et les thèmes sont indispensables pour la connaissance analytique d'un idiome étranger », mais, loin de conduire à la connaissance totale, réelle, profonde de la langue, « ils la retardent plutôt, en portant toute l'attention sur le détail. Combien

trouverait-on de jeunes gens qui, au sortir du collège, sachent lire à livre ouvert, sans préparation, une page de César? Et si cet idéal, pourtant bien modeste, n'est pas atteint, à quoi bon avoir pâli de longues années sur des œuvres qui restent inaccessibles? » (p. 72).

On voit par ces lignes que M. Bally, sans toucher directement au latin, y aboutit cependant, comme y aboutit nécessairement quiconque s'intéresse à la méthode.

Quelle est donc la méthode qui peut faire servir la connaissance d'une langue maternelle aujourd'hui vivante à l'apprentissage ou plutôt à l'intelligence d'une langue morte? C'est la méthode qui met en jeu non pas seulement la chose écrite, ni même seulement la chose parlée, mais tous les ressorts invisibles du langage, tout ce qu'il y a de pensée, de rapports, de logique et d'affectivité entre les lignes et pour ainsi dire autour des mots, dans les liaisons non exprimées, les suggestions, les évocations, les jeux devinés de l'intonation, du débit, les gestes, la mimique. « Le langage parlé et articulé n'est qu'une des faces de l'expression de la pensée, un compartiment... des signes dont nous nous servons pour communiquer avec nos semblables » (p. 68); or seule la connaissance intime que nous avons de notre langue maternelle peut nous permettre d'atteindre et de pénétrer ce domaine de l'inexprimé. Comment dans le détail et dans la pratique se fera le travail de pénétration? M. Bally, esprit positif et réalisateur, ne manque pas de l'envisager. On connaît déjà du reste par son *Traité de stylistique* l'essentiel de sa méthode. Il suffira ici de renvoyer à son livre les maîtres curieux d'initiation. Un avis préalable cependant, qui sans doute n'est pas fait pour les rebuter. Ce qui les attend d'abord, c'est le renversement des habitudes acquises et la condamnation des méthodes dites faciles : « les méthodes nouvelles de l'éducation linguistique rappellent celles de la pédagogie moderne; elles exigent des sacrifices toujours plus nombreux de la part des maîtres; les réformes sont à ce prix » (p. 148).

J. Marouzeau.

F. Boillot, *Psychologie de la construction dans la phrase française moderne* : Paris, Les Presses universitaires de France, 1931, 307 pages, 50 francs.

Cet ouvrage, qui concerne directement le français (moderne, dit le titre, mais en réalité l'auteur remonte assez loin dans l'histoire de la langue), pose et examine mainte question dont l'étude du latin peut faire son profit. Il constitue une contribution à l'examen des principes de la psychologie du langage (de la construction, dit encore le titre, mais la formule est trop restreinte) posés par J. van Ginneken, et se rattache sur plus d'un point à l'ouvrage de A. Blinkenberg, *L'ordre des mots en français moderne*, que j'ai signalé ici même (cf. ci-dessus, p. 144).

Dirai-je que toutes les questions posées sont résolues, dirai-je même que la question essentielle de la construction soit épuisée et que toutes les interprétations soient inattaquables? Il s'en faut. Mais aussi c'est là un problème sans limites, surtout lorsque, comme l'a fait M. Boillot, on le pose du point de vue de la psychologie.

Pour prendre un exemple entre autres, M. Boillot reprend l'idée, si souvent exploitée en ce qui concerne le latin, de « l'emphase que prête à un mot sa position en fin de phrase » (p. 106). C'est le principe de « la place d'honneur » mis en avant par H. Weil. Or, voici les exemples que donne M. Boillot :

« L'argent apaise tout, et l'argent tout efface.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter.
Mais vous avez cent fois notre encens refusé. »

Pour mon compte, si j'avais à lire ces trois vers en marquant les reliefs, ce ne sont pas les mots finaux : « efface, traiter, refusé », que je frapperais d'un accent d'insistance, c'est dans le premier exemple « l'argent », mis en relief par répétition, dans les deux autres exemples les adverbes « doucement » et « cent fois », mis en relief par inversion et disjonction. Je veux bien que dans ces trois phrases l'accent rythmique soit, comme c'est l'usage en français, à la place finale; mais l'accent d'insistance est ailleurs, et il y a là à faire une distinction de principe entre deux types d'accent. Quand il s'agit du latin, où l'accent rythmique nous échappe, nous devons dépister l'accent d'insistance par une étude serrée, formelle et non psychologique, de la structure, de la composition et de la construction de la phrase.

N'empêche que le souci de la psychologie a inspiré à M. Boillot bien des vues intéressantes, des aperçus ingénieux, des impressions fines, de quoi alimenter toute une stylistique et toute une esthétique, quelle que soit la langue considérée. Il faut ajouter que chemin faisant M. Boillot, qui s'est assuré une abondante bibliographie, nous fait profiter par mainte citation des précieux enseignements qu'elle lui a fournis.

J. MAROUZEAU.

A. DAUZAT, *Histoire de la langue française* : Paris, Payot, 1930, 588 pages, 45 francs.

Cet ouvrage prend notre langue dès ses origines et la suit jusqu'à nos jours. On y trouvera dans la seconde partie (*Histoire externe de la langue*) quantité de vues originales et fécondes, mais qui sont en dehors de nos préoccupations immédiates de latinistes, dans la première partie (*Histoire interne : le mécanisme*) une excellente mise au point de tout ce qui a été écrit depuis le développement des études de romanisme.

Il est regrettable que M. Dauzat n'ait pas eu la possibilité de tenir

compte, ne fût-ce que pour le discuter, du livre de M. H. F. Muller, *A chronology of vulgar latin*, qui a paru peu avant le sien (Halle, 1929). On sait que l'essentiel du livre de M. Muller consiste à démontrer que le processus de dialectalisation sur le domaine roman ne se déclenche réellement qu'à la fin du VIII[e] siècle (cf. le compte-rendu publié dans cette *Revue*, 1930, p. 384). L'examen de cette thèse aurait conduit certainement M. Dauzat à modifier son chapitre I, en particulier aux paragraphes 23, 24 et suivants.

On saura gré à M. Dauzat de nous donner très exactement sur chaque point étudié l'état de la question : titres bien choisis et bien disposés[1], exposés clairs et vivants, bibliographie à la fin de chaque division.

On le louera d'avoir écrit, sur une matière immense, complexe, répartie en vingt, cinquante, cent volumes compacts, un livre « qui se lit », dans un style vivant, « en mouvement », qui n'est jamais un style d'abrégé[2], et qui pourtant sait ne jamais sacrifier les faits à la phrase.

Enfin on devra le féliciter d'avoir su, même dans un livre qui devait rester sommaire, élargir son sujet, lier l'histoire de la langue à l'histoire, à l'évolution de la culture, des idées, de la littérature, des modes, des influences sociales. On sait que M. Dauzat, dans toute une série d'ouvrages d'initiation ou de recherche (*Études de géographie linguistique*, *La géographie linguistique*, *La philosophie du langage*, *Les noms de personnes*, *Les noms de lieux*), a eu le souci de rattacher l'histoire du langage aux réalités historiques et sociales; c'est aussi le mérite de ce livre, qui vient ainsi, pour la période gallo-romaine, prendre place parmi ceux qui nous font le mieux saisir les avatars du latin sur notre sol.

J. MAROUZEAU.

Thesaurus linguae latinae.

En même temps que le fascicule V, 2, 1, qui contient le début de la lettre E jusqu'à « Efficax », la direction du Thesaurus nous envoie le « Bericht » de 1931, indiquant l'état des travaux.

En dépit des difficultés de toute sorte, l'entreprise poursuit son cours. Le fascicule V, 10, qui contiendra la fin du D, devait paraître à la fin de cette année 1931 ; la publication a dû en être retardée jusque vers Pâques 1932; mais les autres volumes avancent concurremment : du volume VI le fascicule 9 (« Germen-Gloria ») est prêt et doit voir le jour bientôt; du volume VII le matériel est réuni, l'article « In », par V. Bul-

1. Je ferais une restriction pour le chapitre de l'orthographe, qui est bizarrement placé comme troisième d'une division, après la poésie et la prose.

2. A peine, çà et là, une explication indispensable omise ou une concision excessive (cf. p. 448, la formule bizarre : « Il fait froid », déjà chez saint Augustin).

hart et J. B. Hofmann, est entièrement prêt; enfin l'arrangement alphabétique du matériel est assuré jusqu'à la fin de S. Sous la direction avisée et énergique de M. G. Dittmann cette œuvre de longue haleine, qui mérite d'être encouragée par tous les moyens, progresse régulièrement, et nous apporte avec chaque fascicule nouveau un matériel de faits dont la philologie moderne ne peut plus se passer.

J. MAROUZEAU.

A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots* : Paris, Klincksieck, 1932, 1108 pages, 250 francs.

Les lecteurs de la *Revue* attendaient ce livre depuis la communication qu'a présentée M. Ernout à la Société des Études latines (procès-verbaux des 10 janvier et 14 février 1925, t. III, p. 18 et 20) et à la suite de son article publié dans la *Revue* (t. III, 1925, p. 101 et suiv.).

L'ouvrage se présente sous deux aspects complémentaires, qui répondent au rôle assumé par chacun des deux auteurs.

En tant que dictionnaire étymologique, il représente une critique des méthodes d'étymologie traditionnelles et l'affirmation d'une attitude nouvelle. « Le lecteur, dit M. Meillet (Avertissement, p. v-vi), sera déçu par la partie d'étymologie préhistorique de ce livre : il n'y trouvera ni toutes les étymologies, même possibles, qui ont été proposées, ni aucune étymologie neuve. On a estimé qu'une étymologie indo-européenne n'était utile que si le rapprochement proposé avec d'autres langues de la famille était ou certain ou du moins très probable. Tous les rapprochements qui ne sont que possibles ont été, de propos délibéré, passés sous silence. En l'état actuel du travail, il importe avant tout de déblayer la recherche des hypothèses vaines qui l'encombrent. » Ainsi ce dictionnaire représente l'état de la science acquise et non une somme d'hypothèses; là où les dictionnaires en usage nous donnent le choix entre plusieurs origines, le présent ouvrage nous dit : « aucun rapprochement net pour ce mot » (*laetus*); ou : « d'autres possibilités ont été envisagées, aucune ne s'impose » (*uestibulum*); à peine parfois une brève critique : « contre un rapprochement (de *moles*) avec *molō* parle le fait que le grec a μῶλος μόλις ». On peut dire, d'une manière générale, que plus un mot est traditionnellement pourvu d'étymologies, moins il lui en est accordé dans ce livre, la multiplicité des hypothèses étant un signe d'incertitude. Même les étymologies « intérieures », si l'on peut dire, sont traitées avec sévérité : il n'est pas fait mention ni pour *dēbilis* de l'hypothèse *dē-habilis*, ni pour *mundus* de l'explication par *mouendus*, etc. Il y avait deux façons de concevoir la critique du matériel pseudo-étymologique accumulé par des générations de linguistes ou d'amateurs : ou la discussion complaisante, qui eût été sans limites et

considérée dans bien des cas par les auteurs des hypothèses comme inopérante, ou le silence. On a choisi ici le silence. Les auteurs savaient bien à quelle critique ils s'exposaient ainsi à leur tour; on regrettera peut-être parfois de ne les pas voir démolir d'un mot telle explication presque universellement acceptée, de ne pas nous fournir des armes contre telle doctrine reçue. Ils ne l'ont pas voulu, préférant le système de la table rase et de la critique par l'omission. Attitude inquiétante, si ce n'était celle des juges les mieux informés et les plus sûrs qui soient; attitude, en tous cas, la plus efficace et la plus propre à faire disparaître de l'enseignement linguistique, ne fût-ce que par l'oubli, tant d'erreurs qui ne devaient leur autorité qu'à une indulgence traditionnelle.

Il ne faudrait pas croire du reste que cette méthode d'élimination réponde à une attitude de renoncement. Ce que l'étymologiste nous épargne ici en hypothèses gratuites, il nous le rend en reconstructions méthodiques.

D'une part, là où il nous propose une étymologie, il ne se contente pas de l'établir par des rapprochements évidents et des analyses de formes : « l'objet de ce dictionnaire est d'éclairer les mots tels qu'ils ont été employés depuis l'indo-européen jusqu'au latin, et non de se borner à une dissection linguistique » (p. IX). D'abord, « pour les mots dont le caractère indo-européen est évident..., il s'agit, non de simples racines, mais de *mots* indo-européens que le latin a conservés et dont on peut et l'on doit déterminer avec précision la structure et la valeur; ce n'est pas donner une étymologie que rattacher un mot latin à une *racine* indo-européenne » (p. VII). Ensuite « il ne faut pas se contenter de dire qu'un mot latin est d'origine indo-européenne; tel mot est indo-européen commun..., tel autre ne se trouve qu'en italique et en celtique ou en indo-iranien...; pour faire l'étymologie d'un mot, il est nécessaire de déterminer l'aire où l'on en rencontre des correspondants » (p. VIII), ce qui équivaut à reporter l'histoire du mot latin dans l'histoire dialectale de l'indo-européen. Enfin « tous les mots ne sont pas au même niveau » ; il y a dans le vocabulaire indo-européen des mots « nobles » et des mots « roturiers », des éléments aristocratiques et des éléments populaires; l'étymologie du mot latin comporte des vues sur la préhistoire nationale et sociale du domaine indo-européen.

Mais, d'autre part, même dans le cas où l'étymologie n'est pas évidente, où aucun rapprochement indo-européen n'apparaît probant, même dans ces cas difficiles, notre étymologiste ne s'abstient pas. Circonspect devant l'abondance des explications qu'on lui propose, il est hardi devant l'inconnu. Il n'y a pas là de contradiction : le scepticisme devant la tradition s'accompagne volontiers de la foi en la méthode. Soit le cas de *molestus*, cité plus haut. L'étymologiste laisse de côté

toutes les hypothèses par rapprochement, mais il retient que « l'alternance entre *mōles* et *mŏlestus* ne s'explique pas à l'intérieur du latin; la racine de ces mots est donc de la forme **mel-*, avec alternance *-mēl-*; la forme *molestus* peut reposer sur **meles-to-* et suppose un thème en **-es-* ». Soit *mons*, qui ne comporte pas de rapprochement évident; ce qu'on peut en dire, en tout cas, c'est que, « thème en **-ti-*, il n'a cependant pas le vocalisme à degré zéro de ce type, qui est celui par exemple de *mens;* ce doit donc être une forme faite sur un thème racine dont le brittonique offre en effet des dérivés différents ». C'est ainsi que l'auteur, quittant les sentiers battus de la tradition pour frayer la voie qu'ouvre la méthode linguistique, nous gratifie d'une science étymologique nouvelle, plus soucieuse de principes que de résultats, mais qui par là même est la seule capable de conférer de l'autorité aux résultats acquis.

Cet ouvrage présente un sous-titre modeste : *Histoire des mots*. Sous cette simple mention se cache l'œuvre considérable qui, dans cette collaboration, revient à M. Ernout. L'étymologie d'un mot a une suite; c'est l'histoire de ce mot à l'intérieur de la langue considérée. La grande originalité de ce livre, c'est de constituer, grâce à M. Ernout, une sorte d'archive du vocabulaire latin. Non pas une archive poussiéreuse comme celle de maint dictionnaire où viennent s'entasser les mots défunts; non pas une archive à casiers où règne un ordre soi-disant logique, propre à satisfaire l'esprit; mais une « somme » où règne la vie et où se développe l'histoire. L'auteur, en rédigeant la partie proprement latine de ce dictionnaire, s'est efforcé, comme il dit lui-même (p. XIII), « de fixer avec autant de précision que possible le sens de chaque mot, de montrer les valeurs anciennes qu'il a conservées, et qui reflètent avec une fidélité plus ou moins grande la mentalité indo-européenne, comme de faire apparaître aussi les développements et les acquisitions propres au latin, qui révèlent un changement dans les modes de vivre, de penser et de sentir »; il a fait l'histoire de chaque mot latin, dans la mesure où les textes, les témoignages ou les interprétations le permettent, depuis la date de son apparition jusqu'à sa mort ou à sa survivance dans les langues romanes, en indiquant les accidents, les développements ou les restrictions de sens et d'emploi, les fixations et les prolifications, les changements de valeur... Comment prendre des exemples dans un ensemble si prodigieusement riche? Que l'on regarde à l'article *nĕ* l'histoire de la négation; c'est toute une monographie qui renferme non seulement l'explication des formes et des sens, mais des vues linguistiques générales et comme une sorte de philosophie du « non ». Que l'on suive sous *ago* l'histoire et le développement de ses dérivés, avec les détails d'interprétation et les révisions des explications admises, par exemple en ce qui regarde *exiguus*; c'est le plan et la substance d'une véritable thèse sur une famille de mots. Qu'on regarde sous *genu*

les observations auxquelles conduit l'interprétation de *genuinus ;* il y a là, à propos de l'étymologie et de l'histoire du mot, toute une reconstitution d'usages, de rites, de vie sociale.

Il est impossible, dans un bref compte-rendu, de donner même une faible idée des richesses que contient ce volume. C'est un véritable « Trésor de la langue latine », comme on disait jadis, dont on n'ouvrira jamais une page sans y prendre instruction et plaisir.

Mais c'est aussi un modèle et une initiation. Initiation non seulement à une méthode, mais à tout un ordre de recherches par lequel chaque article fournit le point de départ indispensable et l'orientation. Je ne manquerai pas de revenir sur ce point dans une prochaine Chronique pour montrer tout ce que ce livre contient en germe d'enrichissements pour nos études latines.

J. Marouzeau.

T. G. Tucker, *A concise etymological dictionary of latin* : Halle, Niemeyer, 1931, 307 pages, 21 marks.

Il est difficile de concevoir deux ouvrages de même titre plus différents que ne le sont celui-ci et le précédent. La critique est absente du livre de M. Tucker; l'hypothèse y règne en maîtresse incontestée. L'ambition de l'auteur, avouée dans la notice qui accompagne l'ouvrage, a été de donner un grand nombre de nouvelles dérivations et de rapprochements inédits. Il y a réussi. Voici un mot que les dictionnaires usuels laissent sans étymologie : *mōles ;* pourquoi ne pas le rapprocher de *moueo* et de *mox* et du grec μόγις et du grec μόγος et du grec μόχθος? Pas d'étymologie pour *laetus*, pense-t-on; pourquoi ne pas le rattacher à une racine *(s)lĕi-* ou à une racine *glĕi-*, et, si on préfère, par l'intermédiaire de *lūdo*, à une racine *lĕid-* ou à une racine *leud-*? — Comment prendre au sérieux pareille méthode?

Mais M. Tucker va plus loin. Son ambition, si je comprends bien sa préface, est tout spécialement d'expliquer le latin par sa parenté avec le grec et avec l'anglais (!), et c'est aussi, je crois bien, d'expliquer l'anglais, tant vulgaire que littéraire et tant dialectal que commun, par l'appel au latin; de là un encombrement qui fait de ce dictionnaire dit « concis » une broussaille inextricable.

Pour le reste, j'aurai tout dit quand j'aurai cité cette phrase essentielle de la préface : « Il m'a semblé nécessaire d'aller plus loin (que ne l'a fait par exemple Walde) dans la signification fondamentale des racines indo-européennes...; arriver à une racine qui est à la base d'un groupe de mots, c'est seulement avoir préparé le terrain à des enquêtes nouvelles...; ce qui satisfait l'esprit, c'est la découverte des notions qui sont à l'origine de ces racines. » Autrement dit l'auteur a pour ambition de nous conduire, par l'intermédiaire du latin, de l'anglais parlé de